

peuple anglais, tandis que le malheureux dégradé passe entre les rangs de ses camarades qui le conspuent, et s'élançe dans la campagne pour échapper à la honte qui le poursuivra jusqu'à la fin de ses jours.

En temps de guerre, si le coupable est un traître, on le fusille sans merci. En temps de paix, c'est une simple rigolade pour les spectateurs, et une mort civile et ignominieuse pour celui qui reçoit le châ-timent qui devrait être toujours infligé au misérable délateur qui vend des secrets qu'il a surpris.

On appelle cela dans la langue de Shakespeare: *To be drummed out of the army.*

Cette humiliante punition peut aussi s'appliquer à d'autres organisations qu'à l'armée, et un chef politique qui tolère dans les rangs du parti qu'il dirige, la présence d'un homme qui désagrège et mine en dessous tout l'organisme de ce parti sans se servir de ce moyen aussi simple qu'économique de tout remettre en ordre, est coupable de trahison envers ses partisans.

L'hon. M. Laurier ne veut pas se séparer de Tarte; il y tient. Il dit que Joseph-Israel est son ami personnel. Alors je lui applique le proverbe (il y en a pour toutes les situations):

Qui se ressemble s'assemble.

Ou bien :

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

Je ne dis pas ceci à mon vénérable chef pour lui faire un compliment. Mais le très grand homme semble ne pas vouloir comprendre qu'il devrait au moins faire semblant de s'enlever ce fardeau qui finira par l'écraser.

Il en a pourtant bien assez sur la conscience depuis qu'il est ministre.

Lorsqu'il est arrivé, tout le monde a cru qu'il était le Messie promis et attendu depuis si longtemps. De grandes réjouissances ont marqué sa rentrée triomphale comme chef du gouvernement, et tout le monde se disait que des merveilles allaient être accomplies par ce chef incomparable.

Voyons donc un peu le bilan de ses bonnes œuvres depuis 1896 :

L'achat du Drummond a été le premier acte de la série. Je suppose que c'était pour se faire la main. Il y eut probablement à cette époque, c'est-à-dire, lorsque les marchands de gazettes (comme M. Laurier appelle les journalistes) dévoilèrent le truc, une jolie passe-d'armes entre le premier ministre et son *ami personnel*.

Plus tard, lorsque M. Laurier se rendit à Londres à la recherche des pendrioches et des oripeaux, ainsi que des titres et des décorations, il sacrifiait sciemment le Canada à l'idée impérialiste.

Enfin, lorsque la guerre du Sud-africain fut déclarée, sans aucune raison, sans aucune demande de la part du gouvernement impérial, il envoyait trois mille jeunes gens se faire tuer ou mourir des fièvres, pour aider l'Angleterre dans une guerre de conquête.

Quelques-uns de ces jeunes gens sont revenus au pays natal, tous plus ou moins estropiés ou malades.

Si la guerre dure encore six mois, il n'en reviendra pas un seul, et c'est le premier ministre qui sera tenu responsable du misérable sort qu'ils auront subi.

Voilà les trois actes les plus glorieux du règne de l'hon. M. Laurier.

Je passe par-dessus la Vitaline, la loi des journaux, le saut du budget de 42 à 62 millions, etc., etc., car ce sont des peccadilles.

Mais je demanderai aux libéraux hon-